

La guerre n'a pas
un visage de femme

Du même auteur

Ensorcelés par la mort : récits, Plon, « Feux croisés »,
1995.

La Supplication, Lattès, 1998 ; J'ai lu, 2000.

Les Cercueils de zinc, Christian Bourgois, 2002.

Svetlana ALEXIEVITCH

La guerre n'a pas un visage de femme

Traduit du russe par
Galia Ackerman et Paul Lequesne

Ouvrage réalisé
sous la direction éditoriale de Victor LOUPAN

Si vous souhaitez être tenu(e)
au courant de nos publications,
envoyez vos nom et adresse, en citant ce livre,
aux Éditions des Presses de la Renaissance,
12, avenue d'Italie, 75013 Paris.
Et, pour le Canada,
à Interforum Canada inc.,
1050, bd René-Lévesque Est,
Bureau 100,
H2L 2L6 Montréal, Québec.

Consultez notre site Internet :
www.presses-rennaissance.fr

ISBN 2.85616.918.X
© Presses de la Renaissance, Paris, 2004.

Quand, pour la première fois dans l'Histoire, des femmes apparaissent-elles dans une armée ?

— Dès le IV^e siècle avant notre ère, à Athènes et à Sparte, des femmes combattaient dans les troupes grecques. Plus tard, elles ont participé aux campagnes d'Alexandre de Macédoine.

— Et à l'époque moderne ?

— Le premier pays à en enrôler a été l'Angleterre... Entre 1560 et 1650, des hôpitaux ont commencé d'être créés dans lesquels servaient des femmes soldats. Et durant la Première Guerre mondiale, on acceptait déjà des femmes dans la Royal Air Force ; les Britanniques avaient en outre formé un Corps royal auxiliaire et une légion féminine de transport automobile – le tout représentant un effectif de 100 000 personnes.

— Comment s'est développée la féminisation de l'armée pendant la Seconde Guerre mondiale – la guerre la plus terrible du XX^e siècle ?

— Durant ces années-là, le monde a été témoin de l'amplification du phénomène. On a vu des femmes

servir dans les différents corps de l'armée, et cela dans de nombreux pays – dans l'armée britannique, elles étaient 225 000, dans l'armée américaine, de 450 000 à 500 000, en Allemagne, près de 500 000.

Dans l'armée soviétique, près d'un million de femmes ont servi dans les différentes armes. Il y avait parmi elles des tireurs d'élite, des pilotes d'avion, des conducteurs- mécaniciens de chars lourds, des mitrailleurs...

Conversation avec un historien.

L'homme est plus grand que la guerre

(Extraits du journal de l'auteur)

1978-1985.

J'ÉCRIS UN LIVRE sur la guerre... Moi, qui n'ai jamais aimé lire des livres de guerre, bien qu'en mon enfance et mon adolescence ce fût la lecture préférée de tous. De tous les garçons et filles de mon âge. Et cela n'avait rien d'étonnant : nous étions les enfants de la Victoire. Les enfants des vainqueurs. Quel souvenir ai-je de la guerre ? Celui de mon angoisse d'enfant perdue au milieu de mots effrayants et incompréhensibles. La guerre était constamment évoquée : à l'école et à la maison, aux mariages et aux baptêmes, aux fêtes et aux enterrements. Et même dans les conversations entre gosses. La guerre, même après la guerre, était restée la demeure de nos âmes. Tout le monde logeait à cette même enseigne, tout procédait de ce monde effarant, et notre famille n'échappait pas à la règle : mon grand-père ukrainien, le père de ma mère, était mort au front, tandis que ma grand-mère biélorusse, la mère de mon père, avait été emportée par le typhus dans les rangs des partisans ; deux de ses fils avaient été portés disparus : sur les trois qu'elle avait envoyés se battre, un seul était revenu... Quant à mon père... Enfants, nous n'avions pas idée d'un monde sans guerre, le monde de la guerre était le seul connu de nous, et les gens de la guerre, les seuls qui nous fussent familiers. Aujourd'hui encore je ne sais pas d'autre monde ni d'autres gens. Mais ont-ils jamais vraiment existé ?

*
* *

Sans doute serait-il impossible de compter combien de livres dans le monde ont été écrits sur la guerre. J'ai récemment lu quelque part que la terre a déjà connu plus de 3 000 guerres. Or les livres qui en parlent sont encore plus nombreux... Tout ce que nous savons, cependant, de la guerre, nous a été conté par des hommes. Nous sommes prisonniers d'images « masculines » et de sensations « masculines » de la guerre. De mots « masculins ». Les femmes se réfugient toujours dans le silence, et si d'aventure elles se décident à parler, elles racontent non pas leur guerre, mais celle des autres. Elles adoptent un langage qui n'est pas le leur. Se conformant à l'immuable modèle masculin. Et ce n'est que dans l'intimité de leur maison ou bien entourées d'anciennes camarades du front, qu'après avoir essuyé quelques larmes elles évoquent devant vous une guerre (j'en ai entendu plusieurs récits au cours de mes expéditions journalistiques) à vous faire défaillir le cœur. Votre âme devient silencieuse et attentive : il ne s'agit plus d'événements lointains et passés, mais d'une science et d'une compréhension de l'être humain dont on a toujours besoin. Même au jardin d'Éden. Parce que l'esprit humain n'est ni si fort ni si protégé qu'on le croit, il a sans cesse besoin qu'on le soutienne. Qu'on lui cherche quelque part de la force. Les récits des femmes ne contiennent rien ou presque rien de ce dont nous entendons parler sans fin et que sans doute, d'ailleurs, nous n'entendons plus, qui échappe désormais à notre attention, à savoir comment certains gens en ont tué héroïquement d'autres et ont vaincu. Ou bien ont

perdu. Les récits de femmes sont d'une autre nature et traitent d'un autre sujet. La guerre « féminine » possède ses propres couleurs, ses propres odeurs, son propre éclairage et son propre espace de sentiments. Ses propres mots enfin. On n'y trouve ni héros ni exploits incroyables, mais simplement des individus absorbés par une inhumaine besogne humaine. Et ils (les humains !) n'y sont pas les seuls à en souffrir : souffrent avec eux la terre, les oiseaux, les arbres. La nature entière. Laquelle souffre sans dire mot, ce qui est encore plus terrible...

Aussitôt la question se pose : pourquoi ? Pourquoi, après avoir disputé et occupé leur place dans un monde naguère exclusivement masculin, les femmes n'ont-elles pas défendu leur histoire ? Leurs paroles et leurs sentiments ? Pourquoi n'ont-elles pas eu foi en elles-mêmes ? Tout un monde nous est ainsi dérobé. Le continent isolé des femmes. Mais qu'est-ce qui nous empêche d'y pénétrer ? D'y aborder et d'écouter ? D'un côté un mur aveugle, celui d'une certaine résistance masculine, que je qualifierais même volontiers de conspiration secrète ourdie par les hommes, de l'autre un manque de désir et de curiosité de notre part, qu'on peut expliquer par le fait que personne n'attend de cette exploration la moindre découverte. Car l'homme, dit-on, ne vit que pour faire la guerre et pour parler de la guerre. Nous croyons tout savoir de la guerre. Mais moi qui écoute parler les femmes – celles de la ville et celles de la campagne, femmes simples et intellectuelles, celles qui sauvaient des blessés et celles qui tenaient un fusil –, je puis affirmer que c'est faux. C'est même une grande erreur. Il reste encore une guerre que nous ne connaissons pas.

Je veux écrire l'histoire de cette guerre... Une

histoire féminine...

*

**

Premiers enregistrements... Et première surprise : les emplois militaires de ces femmes – brancardier, tireur d'élite, mitrailleur, chef de pièce antiaérienne, sapeur –, alors qu'elles sont aujourd'hui comptables, laborantines, guides touristiques, institutrices... À croire que ce ne sont pas leurs souvenirs qu'elles me rapportent, mais ceux de je ne sais quelles autres filles. Aujourd'hui, elles sont elles-mêmes étonnées de ce qu'elles ont vécu. Et sous mes yeux, l'Histoire peu à peu « s'humanise ». J'ai le sentiment qu'elles et moi ne parlons pas tant de la guerre, justement, que de l'existence humaine. Qu'en somme nous méditons sur l'homme.

Je tombe sur des conteuses au talent bouleversant ; il est dans leur vie des pages comme on en rencontre rarement, même dans les romans de mon cher Dostoïevski. Des pages où le personnage devient le jouet du destin, et pourtant s'observe très clairement à la fois d'en haut – depuis le ciel – et d'en bas – depuis la terre. L'évocation des souvenirs, ce n'est pas un récit passionné ou au contraire indifférent des événements qu'on a connus et d'une certaine réalité enfuie, mais une vraie renaissance du passé. C'est une pure création. En se racontant, les gens recréent, « récrivent » leur vie. Il arrive qu'ils la complètent ou en rajoutent. Il faut être vigilant. J'ai eu le temps de remarquer que ce sont les femmes simples qui manifestent le plus de sincérité : infirmières, cuisinières, blanchisseuses... Comment définir ça plus précisément ? Les mots qu'elles emploient, elles les

tirent d'elles-mêmes et non pas des journaux et des livres qu'elles ont lus. De leur culture. Et uniquement de leurs propres souffrances. Les sentiments et le langage des gens instruits, si étrange qu'il puisse paraître, sont souvent davantage soumis à l'influence du temps présent. À ses codes. Sont contaminés par un savoir et une expérience qui ne sont pas les leurs. Il faut souvent de longs travaux d'approche et toutes sortes de détours avant d'entendre le récit d'une guerre « féminine » et non « masculine », avec retraites, contre-attaques et numéros de secteurs de front... Une seule rencontre n'y suffit pas, il est besoin de plusieurs séances. Comme le réclame tout portraitiste un peu persévérant.

Je reste longtemps dans la demeure inconnue, parfois une journée entière. Nous prenons le thé, comparons nos chemisiers achetés récemment, parlons coiffures et recettes de cuisine. Regardons ensemble les photographies des petits-enfants. Et alors seulement... Au bout de quelque temps, on ne sait jamais à l'avance ni combien ni pourquoi, survient soudain l'instant tant attendu, où la personne s'éloigne du modèle communément admis – modèle de plâtre ou de béton armé, comme sont nos monuments – pour retourner vers soi. En soi. Commence à évoquer, non plus la guerre, mais sa propre jeunesse. Tout un pan de sa vie... Il faut savoir saisir cet instant. Ne pas le laisser échapper. Mais souvent, après une longue journée emplie de paroles et de faits, ne vous reste en mémoire qu'une seule phrase (mais quelle phrase !) : « J'étais si petite, quand je suis partie au front, que j'ai grandi pendant la guerre. » C'est cette phrase que je note dans mon carnet, bien que j'aie enregistré des dizaines de mètres de bande sur mon magnétophone. Quatre à cinq cassettes...

Par quoi ma tâche est-elle facilitée ? Elle l'est par le fait que nous sommes habitués à vivre ensemble. À communiquer. Nous sommes gens de communauté. Nous mettons tout en commun : et le bonheur, et les larmes. Nous savons souffrir et parler de nos souffrances. Pour nous, la douleur est un art. Je dois avouer que les femmes s'engagent hardiment dans cette voie...

*

**

Comment m'accueillent-elles ?

Elles m'appellent « fillette », « ma fille », « mon enfant ». Sans doute, si j'étais de la même génération qu'elles, se comporteraient-elles avec moi autrement. De manière plus sévère et sereine. Sans la joie qu'offre souvent la rencontre entre la vieillesse et la jeunesse. La fin et le début. Je suis jeune, elles sont vieilles. Elles m'expliquent les choses comme à une enfant. J'ai depuis longtemps remarqué que c'est avec les enfants que nous parlons le mieux : nous cherchons alors des mots neufs, parce qu'il nous est autrement impossible de franchir la frontière qui nous sépare de leur monde désormais pour nous inaccessible. Je vois souvent les femmes assises en face de moi tendre l'oreille à elles-mêmes. Au son qu'émet leur propre cœur. Le comparer aux mots qu'elles prononcent. À l'âge de la vieillesse, l'individu comprend que la vie désormais est derrière lui, et qu'il faut à présent se résigner et se préparer au départ. Il n'a pas envie, il serait fâché même, de disparaître simplement, comme ça. Sans se soucier de rien. En cours de route. Et quand il regarde en arrière, il ressent en lui le désir non pas seulement de se

raconter, mais de parvenir jusqu'au mystère de la vie. De se poser à soi-même la question : « Pourquoi tout cela m'est-il arrivé ? » Il porte sur tout son passé un regard d'adieu un peu triste... Il n'a plus de raison de s'abuser ni d'abuser les autres. Et nulle envie, car le temps manque pour jouer. Tout est définitif et proche du mystère. Du dernier mystère.

La guerre est une épreuve trop intime. Et aussi interminable que l'existence humaine...

Une fois, une femme (une aviatrice) a refusé de me rencontrer. Elle m'a expliqué pourquoi au téléphone : « Je ne peux pas. Je ne veux pas me souvenir. Trois ans passés à la guerre... Et durant trois ans, je n'ai plus été une femme. Mon organisme était comme en sommeil. Je n'avais plus de règles, plus de désir sexuel. J'étais une jolie femme, cependant... Quand mon futur mari m'a fait sa demande, c'était à Berlin. Devant le Reichstag. Il m'a dit : "La guerre est finie. Nous sommes vivants. Épouse-moi." J'aurais voulu pleurer. Crier. Le frapper ! Comment ça, l'épouser ? L'épouser – tout de suite ? Tu as bien regardé à quoi je ressemble ? Fais d'abord de moi une femme : offre-moi des fleurs, fais-moi la cour, dis-moi de belles paroles. J'en ai tellement envie ! J'ai failli lui flanquer une gifle... Je voulais le frapper... Mais il avait une joue brûlée, toute cramoisie, et j'ai vu qu'il avait compris : des larmes coulaient sur cette joue... Sur les cicatrices encore fraîches... Et je me suis entendue répondre, sans y croire moi-même : "D'accord, je vais t'épouser."

« Mais je ne peux pas raconter... Je n'ai pas la force de revenir en arrière... De devoir revivre encore une fois tout ça... »

Je l'ai comprise. Mais c'est aussi une page ou une demi-page du livre que j'écris.

Des textes, des textes. Partout : des textes. Dans des appartements et des maisons en bois, dans la rue, dans des cafés... Moi, j'écoute... Je me métamorphose de plus en plus en une seule grande oreille sans relâche tournée vers l'autre. Je « lis » les voix...

*

**

L'homme est plus grand que la guerre... Je retiens précisément les moments où il est plus grand qu'elle. C'est quand il y est gouverné par quelque chose de plus fort que l'Histoire. Il me faut embrasser plus large : écrire la vérité sur la vie et la mort en général, et non pas seulement la vérité sur la guerre. Il ne fait aucun doute que le mal est séduisant : il nous hypnotise par sa provision d'inhumanité profondément enfouie en l'homme. J'ai toujours été curieuse de savoir combien il y avait d'humain en l'homme, et comment l'homme pouvait défendre cette humanité en lui. Mais pourquoi alors un tel intérêt pour le mal ? Peut-être pour savoir quels dangers nous menacent et comment les éviter ? Je m'enfonce de plus en plus loin dans le monde infini de la guerre, tout le reste a légèrement terni, est devenu plus ordinaire qu'à l'ordinaire. C'est un monde trop envahissant, trop puissant. Je comprends à présent la solitude de l'individu qui en revient. C'est comme s'il revenait d'une autre planète ou bien de l'autre monde. Il possède un savoir que les autres n'ont pas, et qu'on ne peut acquérir que là-bas, au contact de la mort. Quand il essaie d'en transmettre quelque chose par des mots, il a le sentiment d'une catastrophe. Il devient muet. Il voudrait bien raconter, les autres voudraient bien savoir, mais tous sont

impuissants. J'ai peur de ce phénomène...

Ils sont toujours dans un autre espace que moi, à qui ils se confient. Au moins trois personnes participent à l'entretien : celui qui raconte aujourd'hui, celui que fut cette personne autrefois, au moment des événements, et moi. Mon but : avant tout obtenir la vérité de ces années-là. De ces jours-là. Une vérité débarrassée de toute fausseté de sentiments. Sans doute, juste après la Victoire, la personne aurait-elle raconté une guerre, et dix ans plus tard une autre, parce qu'elle engrange désormais dans ses souvenirs sa vie tout entière. Son être tout entier. La manière dont elle a vécu ces dernières années, ce qu'elle a lu, ce qu'elle a vu, les gens qu'elle a rencontrés. Enfin, le fait d'être heureux ou malheureux. Ou celui de parler, elle et moi, seule à seule ou bien avec quelqu'un d'autre à côté. Il importe alors de savoir de qui il s'agit. Un membre de la famille ? Un ami ? De quelle espèce ? Si c'est un ancien camarade du front, c'est une chose, sinon c'en est une autre. Les documents sont des êtres vivants, ils changent en même temps que nous, on peut en tirer sans fin quelque chose. Sans fin quelque chose de nouveau. Ceux qui racontent ne sont pas seulement des témoins – ils sont rien moins que des témoins –, mais des acteurs et des créateurs. Il est impossible de s'approcher directement de la réalité, front contre front. Ce sont nos sentiments qui s'interposent entre la réalité et nous. On peut dire que j'ai affaire à des versions – chacun a la sienne propre –, d'où ressurgit l'image de toute une époque et des gens qui y vivaient, selon le nombre de ces versions, et leurs entrecroisements. Mais je ne voudrais pas qu'on dise de mon livre : « Ses héros sont vrais », et puis c'est tout. Je cherche une image, un rythme...

Je n'écris pas sur la guerre, mais sur l'homme dans

la guerre. J'écris non pas une histoire de la guerre, mais une histoire des sentiments. D'un côté, j'étudie des individus concrets ayant vécu à une époque concrète et participé à des événements concrets, mais d'un autre, j'ai besoin de discerner en chacun d'eux l'être humain de toute éternité. La part d'humain toujours présente en l'homme.

Sans doute certains formuleront-ils des doutes : les souvenirs, objecteront-ils, ça ne fait pas de l'Histoire. Ni de la littérature. Mais pour moi c'est là, dans la voix vivante de l'homme, dans la vivante restauration du passé, que se dissimule la joie originelle et qu'est mis à nu le tragique de la vie. Son chaos et son absurde. Son horreur et sa barbarie. Tous ces éléments y apparaissent, vierges de toute altération. Ce sont des originaux.

*

**

Hier, un coup de téléphone : « Nous ne nous connaissons pas, vous et moi... Mais j'arrive de Crimée, je vous appelle de la gare. J'aimerais vous raconter ma guerre... J'ai déjà lu les extraits que vous avez publiés... » Ah bon ?

Seulement nous nous apprêtons, ma fille et moi, à aller au parc. Faire du manège. Comment expliquer à une petite personne de six ans ce sur quoi je travaille ? Elle m'a demandé récemment : « Qu'est-ce que c'est, la guerre ? » Que lui répondre ?... J'aimerais la lâcher dans ce monde le cœur tout emplis de douceur, alors je lui apprends qu'il ne faut pas cueillir une fleur quand ce n'est pas nécessaire, quand on n'en a nul besoin. Qu'il est dommage d'écraser une coccinelle, d'arracher une aile à une libellule. Mais comment

expliquer la guerre à un enfant ? Comment répondre à la question : « Pourquoi y a-t-on tué mon grand-père ? » Après la guerre, mes parents me l'avaient expliqué peu ou prou, mais moi je ne puis plus en faire autant avec ma fille. Il n'y a aucun moyen qu'elle accepte de comprendre : « Mais tout de même, pour quoi ? »

Il faudrait écrire un livre sur la guerre, qui soit tel que le lecteur en ressente une nausée profonde, que l'idée même de guerre lui paraisse odieuse. Démente.

Mes amis hommes (à la différence de mes amies femmes) restent pantois devant une logique aussi « féminine ». Et j'entends à nouveau l'argument « masculin » : « Tu n'as pas fait la guerre. » Mais peut-être, justement, cela vaut-il mieux. J'ignore l'emprise de la haine, je conserve une vision normale. Une vision « non guerrière »...

La guerre des femmes possède son propre langage... Les hommes se retranchent derrière les faits, la guerre les captive, comme l'action et l'opposition des idées, alors que les femmes la perçoivent à travers les sentiments. Je le répète malgré tout : il s'agit d'un autre monde, différent de celui des hommes. Avec ses odeurs, ses couleurs propres, et un environnement détaillé : « On nous avait distribué des sacs, nous nous sommes taillé dedans des jupes », « Au bureau de recrutement, je suis entrée par une porte vêtue d'une robe, et ressortie par une autre en pantalon et vareuse ; on avait coupé ma tresse, il ne me restait plus qu'un petit toupet sur le crâne... » Plus d'une fois, on m'a mise en garde (surtout les hommes écrivains) : « Les femmes vont t'inventer des tas de contes. Elles vont fabuler tout leur saoul. » Mais peut-on inventer pareilles choses ? Les bâtir de toutes pièces ? Si l'on peut avoir usé d'un modèle, celui-ci s'appelle

forcément la vie, car elle seule possède une telle imagination.

Mais quel que soit le sujet qu'abordent les femmes, elles ont constamment une idée en tête : la guerre, c'est avant tout du meurtre, ensuite c'est un labeur harassant. Puis, en dernier lieu, c'est tout simplement la vie ordinaire : on chantait, on tombait amoureuse, on se mettait des bigoudis...

Mais surtout, elles ressentent tout ce qu'il y a d'intolérable à tuer, parce que la femme donne la vie. Offre la vie.

*

**

Les hommes... Ils laissent de mauvais gré les femmes pénétrer dans leur monde, sur leur territoire...

J'ai retrouvé une femme à l'usine de tracteurs de Minsk, qui avait servi comme tireur d'élite. Elle était célèbre pour ses faits d'armes. On avait publié de nombreux articles sur elle dans les journaux du front. Quelques-unes de ses amies moscovites m'avaient donné son numéro de téléphone, mais il n'était plus valable. Je suis donc allée au service des cadres de l'usine où j'ai entendu des hommes (le directeur de l'usine et le chef du service) me dire : « Est-ce qu'il n'y a pas assez d'hommes à interroger ? Pourquoi avez-vous besoin de femmes ? À quoi bon écouter leurs délires... leurs histoires de bonnes femmes... »

Je suis arrivée dans une famille... Le mari et la femme avaient fait la guerre tous les deux. Ils s'étaient rencontrés au front et s'y étaient mariés : « Nous avons fêté nos noces dans la tranchée, je m'étais confectionné une robe avec de la gaze. » Il était mitrailleur, elle agent de liaison. L'homme a aussitôt

expédié son épouse à la cuisine : « Prépare-nous donc quelque chose. » Sur ma demande insistante, il a fini à contrecœur par lui céder la place, non sans lui recommander : « Raconte comme je te l'ai appris. Sans larmes ni détails idiots, du genre "j'avais envie d'être jolie, j'ai pleuré quand on m'a coupé ma tresse". » La femme m'a avoué : « Il a potassé toute la nuit avec moi l'*Histoire de la Grande Guerre patriotique*. Il avait peur pour moi. Et maintenant encore, il est anxieux à l'idée que je n'évoque pas les souvenirs qu'il faut... »

Oui, elles pleurent beaucoup. Elles crient. Après mon départ, elles avalent des comprimés pour le cœur. Elles appellent les secours d'urgence. Mais elles me répètent malgré tout : « Reviens nous voir. Reviens sans faute. Nous nous sommes tués durant si longtemps. Voilà quarante ans que nous nous taisons... »

Je suis bien consciente qu'on ne peut soumettre les cris et les pleurs à aucun travail d'écriture, car autrement l'essentiel n'est plus les cris et les pleurs, mais l'écriture elle-même. Telle est la nature du matériau : nulle part l'individu ne se montre autant, ne révèle autant de lui-même que dans la guerre, et aussi peut-être dans l'amour. Il y dévoile ses secrets les plus intimes. On lui voit jusqu'à travers la peau. Son enveloppe de banalité se déchire, découvrant un abîme que lui-même n'est pas prêt à affronter. Bien que ce soit sa propre histoire. Plusieurs fois, j'ai récupéré des textes envoyés pour relecture, avec en marge : « Inutile de mentionner les détails sans importance... Il faut parler de la Victoire... » Seulement, les « menus détails », c'est ce qui, pour moi, est l'essentiel – la part d'humain : le malheureux toupet qui subsiste à la place de la tresse, la marmite

de kacha brûlante qui ne trouve pas d'amateur, parce que sur cent hommes partis au combat n'en sont revenus que sept, ou bien le fait de ne plus pouvoir aller au marché après la guerre, pour ne pas voir les étals de boucherie... La viande sanguinolente...

Qui étaient-ils, ces gens, des Russes ou bien des Soviétiques ? Non, ils étaient soviétiques, mais ils étaient aussi russes, biélorusses, ukrainiens, tadjiks...

Il a malgré tout bel et bien existé, l'homme soviétique. Il ne ressemble pas aux autres. Il savait les noms de ses victimes et de ses martyrs, il a créé ses idéaux et ses valeurs. Des hommes de cette sorte, je crois qu'il n'y en aura jamais plus. Même nous, leurs enfants, nous sommes différents. Et que dire de leurs petits-enfants...

Mais je les aime. Je les admire. Oui, ils avaient le Goulag, mais ils ont eu aussi la Victoire. Et ils le savent...